

d'habituer l'enfant à n'agir que par l'amour du devoir accompli ?

Nous posons cette question au début de notre étude, parce que son importance est capitale ; parce que aussi toute discipline, tout ordre se résume pour beaucoup en ces deux termes : "Récompenser, punir ;" parce que beaucoup croient que le succès résulte surtout de l'application de ce système des récompenses et des punitions. Pourtant, si nous nous renfermons dans cette alternative, notre situation peut devenir bien précaire ! Car si les récompenses se donnent souvent, quelle sera leur efficacité ? Si l'on recourt souvent aux punitions, quels effets en attendre ?

N'y a-t-il pas, alors qu'on use dans le principe de ce système avec modération et avec les meilleures intentions, n'y a-t-il pas un danger sérieux de tomber insensiblement dans l'exagération ? Il est certain, ainsi que nous le disions plus haut, que les relations directes et de tous les instants amènent entre maître et élèves une sorte de familiarité ; et celle-ci, sans sortir des limites qu'exigent l'obéissance, le respect, ne va-t-elle pas conduire l'enfant à des abus, sans gravité dans le principe, mais qui lentement peuvent nuire à l'ordre, saper celui-ci dans sa base ?

Faudra-t-il frapper ces fautes légères dès qu'elles sont commises, faudra-t-il les tolérer ? Si on les tolère, il y a grand danger qu'elles se renouvellent, augmentent en gravité, et du reste on nous dit : "Vous ne tolérerez pas une première faute sous prétexte qu'elle est la première." Cela est vrai, ce serait le sûr moyen d'en provoquer immédiatement une seconde. Cependant on ne peut frapper indistinctement tout fait répréhensible ; car comment avoir le tact suffisant pour distinguer toujours les actes coupables de ceux qui le sont moins ou ne sont qu'une suite de la légèreté de l'enfant ? Comment saisir ces nuances et

comment proportionner le châtement ? Et puis n'y a-t-il pas quelque chose qui révolte le bon sens de punir tant de ces fautes inconsidérées, espiègleries enfantines qui ne révèlent aucun caractère de méchanceté ? Faut-il donc arrêter toute gaieté chez l'enfant, étouffer tout ce qui le rend aimable, exiger en un mot que sa nature se modèle sur la nôtre ? Evidemment pareille chose n'est pas admissible ; et cependant, ainsi que nous l'avons dit, tous ces actes répréhensibles peuvent être la cause, la source de désordres. Admettons cependant que la punition doive et vienne, en pareils cas, frapper le jeune coupable. Alors nous nous posons à ses yeux comme un despote ; l'amour qu'il avait pour nous s'efface, et pourtant c'est aussi dans cet amour de l'élève pour le maître que nous devons rechercher l'ordre. Au surplus, dès qu'on punit une faute légère, ne faudra-t-il pas en punir une seconde, une troisième, et où s'arrêter ? Encore une fois, comment établir une proportion équitable dans les punitions infligées ? Et en résumé où nous conduira semblable système ? A nous faire craindre davantage ? C'est douteux. A nous faire écouter ? Non, l'habitude est une seconde nature, c'est vrai ; et les punitions souvent renouvelées perdent chez l'enfant les bons effets qu'on en attend, c'est positif.

Dans un sens contraire, nous pourrions dire que les récompenses conduisent à des effets analogues sans avoir des conséquences aussi graves.

De ce qui précède, devons-nous conclure que les récompenses et les punitions, comme stimulant de l'ordre, doivent être exclues de l'école ? Loin de là. L'obéissance est de rigueur, elle est la sûre garantie de l'ordre ; et lorsque notre volonté clairement exprimée ne reçoit pas d'exécution, il n'est plus d'excuses admissibles, il faut recourir aux punitions, exiger qu'elles soient rigoureuse-